





Gilles Le Faucheur

# LE CANTONNIER

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-5334-8

© Gilles Le Faucheur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Un

Nous étions assis sur les marches, devant l'entrée de la salle des fêtes.

Pour tout vous dire, nous nous faisons chier à crever.

Il y avait là toute la bande habituelle. Celle avec qui je traîne dans le quartier tous les soirs, voire toute la journée quand c'est les vacances.

À savoir : Titif, Bob, Jean-Charles et moi-même.

C'étaient justement les vacances d'été. Les pires.

Pour tuer le temps, il fallait déployer des trésors d'imagination. Nous n'en manquions pas, certes, mais quand même. Au bout d'un moment, ça devenait forcément limité.

On devait avoir l'air vraiment con, tous installés là, à rien faire, à rien dire.

On sortait d'une partie de football plutôt acharnée qui nous avait laissés sur les rotules. Tous sans exception.

Bob s'était admirablement comporté dans les buts, puisqu'il n'en avait pris que sept. Le tarif habituel était de dix au minimum. Dans ses grands jours, il pouvait

sans rougir se prendre 20 pions en deux heures. Tout ce qu'il trouvait à faire dans ces cas-là, ce con, c'était de rire comme une paire de tenailles, ainsi que l'aurait dit ma copine Domie.

Bref, étant donné la chaleur qui nous plombait la carcasse, plus personne n'avait envie de bouger. Pas même pour aller chercher une bière dans le frigo le plus proche.

Il faut dire que la maison d'à côté était la mienne. Ma mère devait y être, à perdre son temps dans un récurage temporaire.

Il était hors de question que je m'y risque. Pour me faire traiter comme un moins que rien.

À l'époque, on ne s'affichait pas en train de se saouler la gueule dès l'âge de 13 ans, comme le font les gosses d'aujourd'hui. On aurait pris une dérouillée monstre pour bien moins que ça.

La poussière voletait dans une atmosphère de sécheresse incroyable, ainsi que pouvaient en témoigner nos gosiers irrités. Je ne sais pas comment faisait le sable pour se mouvoir, vu que je n'avais pas l'impression de ressentir un quelconque souffle de vent. C'était un mystère que même un gars de la météo au top de sa forme n'aurait pu éclaircir.

De temps à autre, une fille bien roulée passait dans les parages. Nous sifflions sans lever les yeux.

Nous autres, nous nous contentions de regarder la nana par en dessous. Nous ne faisons pas les fiers, rapport au nombre de râteaux monumentaux que nous

collectionnions à nous trois.

Jean-Charles attaquait toujours tout azimut. Il avait donc réussi à pêcher quelques morues au fil du temps. Il n'y avait pas de quoi la ramener, cependant, quand on avait pris connaissance, de visu, de la poissonnaille piégée dans ses filets.

Nous, nous sifflions pour la forme, sans se bercer d'illusions inutiles.

La plupart du temps, les nanas nous gratifiaient au mieux d'une indifférence appuyée.

Ce jour-là, un type est passé dans la rue.

Un type pas de chez nous.

Lui, il nous a offert le sourire méprisant qu'ils ont tous, quand ils veulent nous faire comprendre à quel point ils nous chient dessus.

Ça agace, il n'y a pas d'autre mot.

Ce n'est pas de la haine, encore moins un préjugé.

Mais ça rend fou. Ça titille les nerfs. Même les plus solides, même les plus rompus à des exercices de patience inhumains.

Moi, bien sûr, ça m'a fait bondir intérieurement.

Le gars, il a dû sentir que j'étais comme qui dirait offensé.

Je n'avais rien dit, mais mes yeux avaient parlé pour moi. Mes yeux avaient des choses à dire, les mecs.

Enfin surtout le droit, parce que le gauche, il avait été happé par un forceps à ma naissance. Depuis, il répondait aux abonnés absents. Les médecins l'avaient juste remis dans le trou, ni vu ni connu.

« Toi le gros ! qu'il m'a fait le gars. T'as un problème ?

– Pourquoi ? j'ai répondu. J'ai l'air d'en avoir un ?

– Va te faire enculer ta race de merde ! »

J'ai rien répondu.

Comme j'ai rien répondu, les copains se sont tous tournés vers moi.

C'était mauvais signe pour l'autre con.

J'ai senti que je devenais tout pâle. Mon sang s'est retiré dans un coin éloigné de mon ventre. Je me suis levé.

Autant vous dire que s'il y avait eu un concours de pronostic, personne n'aurait parié un centime sur mes chances de gagner le combat. L'adversaire du jour était bien plus grand que moi, bien plus élancé. Pas un poil de graisse. Il devait en outre courir très vite.

Alors que moi, je devais traîner 70 kilos de barbaque, ça n'avait rien d'évident.

Heureusement que je n'ai pas la nature fuyante devant les obstacles.

Non, en général, les obstacles, je leur rentre dedans.

J'ai avancé sur le gars sans me poser de questions.

Il était déjà en position, les poings serrés. Il développait un bon jeu de jambes. Il était souple comme une anguille.

Quand je suis arrivé à sa hauteur, il m'a foutu un coup de poing dans la gueule. Il est venu du mauvais côté, le coup. C'était impossible que je le voie venir.

Ma grande chance, dans la vie, c'est que je n'ai

jamais eu de problème avec la douleur physique.

Le mec a tapé fort, mais je n'ai pas voulu avoir mal.

Ça l'a surpris. Il a eu une moue qui signifiait que ce qui se passait là n'était pas dans les habitudes de la maison.

Quand je lui ai collé mon 42 dans les couilles, ça l'a encore plus surpris.

Il a ouvert les yeux en grand, à deux doigts de les expulser dans l'air étouffant. Il n'a rien dit du tout. Il s'est agenouillé au beau milieu de la route, les deux mains posées sur son entrejambe. Je n'ai eu qu'à lui assener un crochet du gauche qui l'a étalé de tout son long.

Il ne bougeait plus.

Enfin, il n'avait pas sombré dans l'inconscience quand même. Seulement, je lui avais scié les pattes. Ça se terminait souvent ainsi, je suis obligé de l'admettre, sans vouloir me vanter.

Par pure charité, j'ai déposé mon adversaire jusque sur le trottoir en face de nous, en le tirant par les cheveux.

Je suis retourné m'asseoir sous les vivâts et les applaudissements des potes.

Jean-Charles s'est levé, puis il a baissé son froc. J'ai vu son cul tout blanc. Ça m'a rien fait du tout, j'en avais vu d'autres.

J'ai repris ma place sur la marche.

Nous ne disions toujours rien, silencieux comme des bigotes dans le chœur d'une église.

Au bout d'un moment, le type s'est levé. Il nous a lancé un regard de travers.

Puis, lentement, il a pointé un doigt sur moi.

« Toi le gros ! qu'il a fait. Je vais venir te saigner à mort avec mes potes, on va t'arracher les tripes ! »

Il marchait tout en causant.

Non, en fait, il fuyait tout en marmonnant ses menaces. Il avançait de travers, ça lui donnait une vague allure de pingouin.

Quand j'ai levé mes fesses du ciment bouillant, le pauvre con s'est sauvé en courant.

Je n'ai pas cherché à le rattraper, j'avais autre chose à foutre.

Je n'en ai plus jamais entendu parler.

Je n'ai pas eu le temps de m'asseoir de nouveau. C'est Bob qui a ouvert la bouche pour dire ceci :

« Il y a un bal ce soir à Belle-Isle, on pourrait peut-être y aller. »

Sa proposition ne nous a pas fait bondir de joie. Nous n'avons pas été saisis d'un élan d'enthousiasme délirant, qui nous aurait poussés à lui baiser les pieds dans un signe d'allégeance et de reconnaissance éternelle.

« Pourquoi pas ? » a dit Titif.

Puis c'est tout.

« Merde les gars, a fait Bob. Ça fait des heures qu'on est là à glander comme des cons, à ne pas savoir quoi faire de nos dix doigts, et quand je donne une idée, personne n'a l'air content ! Faudrait savoir !

– Monte pas sur tes grands chevaux, j’ai fait. La question n’est pas de dire que c’est une mauvaise idée ! Hein ! Les gars ? »

Ils ont tous opiné.

« Comment veux-tu qu’on aille à Belle-Isle ? Tu veux te taper les vingt bornes à pieds ?

– On n’a qu’a y aller en mob !

– J’ai plus de mob ! a gueulé Jean-Charles. Mon père me l’a piquée pour pouvoir aller au boulot avec. Il a bousillé la sienne hier soir en rentrant bourré comme une cantine. Il s’est pris un poteau en pleine poire. Ça l’a pas empêché de dérrouiller ma mère en arrivant chez nous. Il avait encore la force de faire ça, malgré sa sale gueule en sang ! Dès fois, je me demande de quel bois il est fait.

– Bon. Mais tout ça ne me dit pas comment on va y aller, au bal, a dit Titif en allumant une clope.

– Exact, j’ai fait. T’as pas plus près comme endroit ?

– Ben non, a répondu Bob. D’un autre côté, on est dans la force de l’âge. Si on n’est pas capables de marcher pendant trois heures pour aller s’amuser un peu, qu’est-ce qu’on fera dans vingt ans ?

– Tu t’éloignes du sujet, j’ai coupé. Bon, c’est vrai qu’on peut y aller à pinces, finalement. En partant à quatre heures, on y sera à 7h30 maximum. On cassera la croûte sur place en attendant 9 heures. On rentrera comme on pourra.

– Le stop les gars, vous connaissez ? a fait Titif.

– Oui, j’ai dit. Mais ça marche jamais avec moi.

– Je vais pas y aller en stop, ni a pinces ! a braillé Bob.

– Tu viens de nous faire une leçon comme quoi on n'est pas fichus de marcher trois heures, et pour finir, tu te dégonfles ! a fait Jean-Charles.

– D'accord, mais j'ai réfléchi entre temps. Voyez les gars, mettez-vous deux secondes à ma place. J'ai eu ma mob la semaine dernière pour mon anniversaire. Ça valait vraiment le coup que je pleure, que je m'abaisse au plus bas devant mes parents, pour en arriver à devoir aller au bal à pied ! J'ai même été obligé d'accompagner ma mère en courses ! Non, il faut qu'on trouve une solution.

– J'ai « LA » solution, j'ai dit. Titif et moi on va en stop, J.C et Bob en bécane.

– Tu viens de dire que le stop marche pas avec toi, a dit Bob qui était encore un peu vexé.

– Si je suis avec Titif, j'ai plus de chances. C'est un beau gars ! »

Bon, j'ouvre une parenthèse pour vous dresser un portrait succinct de mes potes.

Titif, c'était un grand brun maigrichon, avec les cheveux longs comme ceux d'une fille et une petite barbiche triangulaire qui lui donnait un faux air de mousquetaire. C'était l'intello de la bande. On se demandait bien ce qu'il pouvait nous trouver pour traîner avec nous.

Bob, c'était un petit gros. Il était timide et trouillard. Il venait sans cesse me chercher pour le tirer des

embrouilles dans lesquelles il s'était jeté, sans même s'en rendre compte. Il était un peu blond, genre Popeye. Mais il ne fallait surtout pas l'appeler ainsi, sinon il devenait tout rouge !

Jean-Charles, c'était un type qui faisait plus que ses 17 balais. C'était un sac de poils. Il laissait tout pousser. Il aimait montrer sa toison au-delà du raisonnable. Il était un peu trop porté sur la chose, au goût des filles. Il ne cessait de les poursuivre dans les couloirs du lycée. Il avait été renvoyé trois jours pour exhibitionnisme, mais ça ne l'avait pas calmé du tout.

Mais c'était un gars sur qui on pouvait compter.

« Ça marche pour moi, a-t-il dit quand j'ai fait ma proposition.

– Moi aussi, a fait Titif

– Ok, faisons comme ça, c'est une bonne idée, a ajouté Bob qui s'était calmé.

– Bon, on se retrouve à la salle des fêtes vers 20 heures, j'ai dit. Faut que je demande à mes vieux s'ils veulent bien que j'y aille, mais ça m'étonnerait que ma mère dise « oui » sans parlementer. Donc, il va me falloir le reste de l'après-midi pour m'en sortir. Je vous laisse les gars. À ce soir ! On va se marrer !

– Je passe te chercher à 19 heures, a dit Titif. En une heure, on devrait pouvoir faire le trajet.

– Nickel », j'ai dit.

Et nous sommes partis.

Je suis entré dans la maison. J'ai tendu l'oreille, pour avoir une idée de l'ambiance qui régnait. En principe,

le bruit de l'aspirateur aurait dû envahir la baraque, mais ce fût un silence de mort qui m'accueillit.

Ça ne laissait présager rien de bon.

Merde.

J'ai marché dans le couloir sans faire de bruit. Je n'entendais pas le moindre soupçon de je ne sais quoi qui aurait pu m'aguiller sur la présence d'un membre de ma famille dans cette bicoque.

Je suis allé direct en face de moi, dans la cuisine. J'y ai trouvé ma mère, occupée à préparer de la gelée de pommes.

Re-merde.

Quand elle était dans les casseroles, ce n'était même pas la peine d'espérer obtenir la possibilité de simplement placer quelques mots. On risquait de se retrouver en caleçon au beau milieu de la route.

Quand je suis entré, elle n'a pas tourné la tête pour voir de qui il s'agissait, ce qui montrait bien son intérêt.

Moi-même, je n'ai pas ouvert la bouche.

Je suis allé m'asseoir sur une chaise, sous le nez de ma mère.

Elle affichait un air sévère, comme toujours. Ce n'était pas le genre à raconter des blagues, à se rouler par terre, tout en se tapant sur le bide tellement la situation la faisait rire. C'était plutôt du style à vous foudroyer du regard, pour vous faire comprendre que vous avanciez en terrain miné, et qu'il valait mieux rester sur ses gardes.

Ce que j'ai fait. Je connaissais le refrain depuis plus

de 17 ans.

Elle n'a pas eu la plus petite réaction. Ça ne m'a pas surpris le moins du monde. Elle m'a juste offert la vision de ses cheveux blancs impeccablement coiffés. Elle portait sa blouse de travail. Ses mains pataugeaient dans une sorte de mixture orange assez bizarre. Elle écrasait tout ça de ses grandes paluches rougies par la chaleur.

Puis soudain, elle a regardé par-dessus ses lunettes, me fixant comme si j'avais enculé la Vierge Marie en personne.

« Qu'est-ce que tu veux ? m'a-t-elle demandé.

– Moi ? Rien ! »

Je savais très bien qu'elle était capable de lire dans le plus profond de l'âme humaine. Je n'avais aucune illusion à me faire. C'était cuit d'avance. J'allais devoir cracher le morceau sans tarder, et surtout sans lui faire perdre de temps. Ce n'était ni l'heure, ni le lieu.

« Tu sais que j'ai horreur que tu me prennes pour une idiote. Tu le sais non ? Et pourtant, qu'est-ce que tu es en train de faire en ce moment ? Hein ? Dis-le moi ! Tu me prends pour une imbécile et tu me fais perdre mon temps à tourner autour du pot ! Je répète une dernière fois : qu'est-ce que tu veux ?

– Ben... On s'est dit avec les copains qu'on irait peut-être au bal à Belle-Isle ce soir. Si vous voulez bien, papa et toi bien sûr !

– Tu iras comment ?

– En stop avec Titif...

– C’est d’accord. Mais il faut que sois rentré pour trois heures du matin. Compris !

– Oui !!! j’ai gueulé. Merci maman ! »

Je me suis levé pour l’embrasser tellement elle m’avait mis sur le cul. Elle m’a repoussé avec vigueur.

« Je suis dans la gelée de pommes ! a-t-elle braillé. Tu vas tout renverser ! File ! »

Je suis parti sans demander mon reste.

J’avais à peine fermé la porte de la cuisine que j’ai entendu la voix de ma mère.

« GENE !

– OUAIS ! j’ai gueulé.

– TU MANGES ICI ? !

– NON !

– D’ACCORD ! »

Je suis retourné dans la rue.

Naturellement les copains étaient tous partis. Il n’y avait personne dans les environs à part moi.

Je n’avais jamais pensé que ma mère dirait « oui » sans résistance. Inutile de demander à mon père. C’était Irène qui portait la culotte. Si elle donnait son accord pour quelque chose, même Dieu pouvait fermer sa gueule.

Du coup, je me suis dit que j’allais m’emmerder à attendre.

Je ne pouvais même pas faire chier ma frangine Yvonne, elle bossait à la banque pendant toutes les vacances.

Moi, je ne travaillais qu’en août, chez Angelo. On se

tapait tous les marchés du coin pour vendre des légumes, des fruits de saison, j'adorais ça.

Mais en juillet, je me barbaïs un peu. À part les copains et quelques sorties autorisées sous surveillance, je n'avais pas grand chose à me mettre sous la dent.

C'était plutôt un grand désert dans la région.

Tout comme le quartier au moment où je m'y suis baladé pour passer le temps.

Il faut dire qu'il n'y avait que des vieux dans le coin. Des vieux qui n'aimaient pas les jeunes, mais on leur rendait bien.

On leur pissait au cul à cent mètres à la ronde.

J'ai traîné pendant plus d'une heure sans rencontrer la moindre personne digne d'un peu d'intérêt. À part Mme Geoffroy qui m'a lancé un regard de killer, sans daigner répondre à mon « bonjour ». J'avais pourtant mis le ton pour lui faire croire à ma sincérité.

Et voilà qu'au détour d'un virage, j'ai trouvé mon père.

Il était penché sur sa mobylette qui avait visiblement un léger problème mécanique.

« Salut P'pa. T'as un souci ?

– Ah ! Fiston ! Ne m'en parle pas ! Quelle merde ! En plus, je n'y connais rien dans ce bordel.

– Moi non plus... T'es pas tout bêtement en panne d'essence ?

– Arrête de dire des conneries ! Je sais bien que nous, les vieux cons, on est loin d'avoir l'intelligence de la jeunesse actuelle, mais je sais quand même

reconnaître une panne d'essence. D'ailleurs, ça ne m'arrive jamais ! Tu remarqueras que la jauge est presque au milieu, donc ça ne peut pas être ça. »

Mon père avait posé sa mob contre un mur.

Il s'était accroupi à la hauteur du moteur sans savoir pourquoi, puisqu'il n'y comprenait rien en mécanique. Ça lui donnait un air un peu con.

« Attends un peu », j'ai dit.

Yves s'est remis debout.

J'ai pris le cyclomoteur par le guidon pour le secouer. J'avais vu Bob faire ça plus d'une fois quand il ne savait plus quoi faire pour trouver une panne.

Je n'ai pas entendu le moindre clapotis caractéristique dans le réservoir. J'ai mis un grand coup de poing sur le compteur, et l'aiguille de la jauge est retombée sur le zéro.

« Regarde, j'ai fait.

– Ben merde, c'est pas possible !

– Si... Ça arrive à tout le monde. C'est pas la peine de faire cette tête ! Vous vous fiez toujours aux apparences, et surtout, vous faites confiance ! Tu m'as toujours dit qu'il fallait faire confiance à personne !

– C'est vrai, je te le confirme. Les gens pensent qu'à te baiser la gueule ! »

On est restés quelques minutes sans parler. Puis je lui ai dit que je me proposais de courir à la maison pour lui rapporter un bidon d'essence.

« T'as quelque chose à me demander ? qu'il a fait.

– Non, j'ai demandé à Maman la permission d'aller

au bal à Belle-isle. Elle a dit « oui » tout de suite.

– C'est bien étonnant !

– Oui, mais c'est comme ça. Ça te dérange pas que j'y aille ?

– Tu parles si j' m'en fous ! a-t-il pouffé. Tant que tu rentres entier à la maison... Et ta sœur, elle y va ?

– Je ne sais pas. Je m'occupe pas de ce qu'elle fait.

– Tu as raison. Moins tu en sais sur ce que font les bonnes femmes, mieux tu te portes !

– Vrai... Bon je vais te chercher ton bidon.

– Ok, merci fiston.»

Je suis parti en courant.

J'étais bien content de me rendre utile à mon père.

Quinze minutes plus tard, sa mob a démarré comme quand elle était sortie du magasin. Un vrai sourire d'horloge.

Mon père m'a filé deux billets de 100 balles pour m'amuser.

« Tu dis rien à ta mère ! »

Six minutes plus tard, j'étais devant mon placard à me demander ce que j'allais bien pouvoir me foutre sur le dos pour aller au bal.

Je n'avais pas trop le choix, mais il fallait quand même y réfléchir.

J'avais bien l'intention de lever une gonzesse.

Je ne pouvais pas me permettre de me fringuer comme un tachon. Il convenait aussi de ne pas me déguiser en mec de la ville, ce que Dieu merci, je n'étais pas.

J'ai trouvé un truc pratique. Un jean bleu, pas encore foutu, une chemise à carreaux rouges, comme ils en portent dans les films américains.

J'ai regardé ma montre. Au moment où j'allais me dire que c'était déjà l'heure, on a sonné à la porte.

C'était Titif.

J'ai salué ma mère, qui m'a rappelé que j'avais la permission de trois heures. Nous sommes partis en promettant d'être ponctuels, pas une minute plus tard.

Nous avons mis un moment à sortir de la ville.

Comme nous n'étions causants ni l'un ni l'autre, on ne peut pas dire que nous avons gaspillé notre salive en chemin.

Parvenus sur la « grand route », Titif s'est mis devant moi pour qu'on ne me voie pas trop.

Il a affiché son sourire d'écrivain parisien, le cheveu au vent avec la mèche rebelle et tout.

Vous n'allez pas me croire, mais la TROISIEME voiture qui passait s'est arrêtée à cinq mètres de nous.

Titif a couru jusqu'à la portière du chauffeur, en l'occurrence une femme de quarante ans environ, pas trop mal conservée, au vu du regard brillant qu'affichait mon pote quand il est venu me dire que c'était bon.

Bien entendu, il a pris la place du mort, et moi celle du con à l'arrière qui regarde les autres agir.

La bagnole faisait un boucan du tonnerre. Malgré cela, je voyais bien que devant, ça rigolait, ça discutait dur.

À un moment, Titif a sorti un stylo de sa poche

intérieure, un morceau de papier, sur lequel il a griffonné quelque chose.

Quand nous sommes arrivés à Belle-Isle avec trente minutes d'avance, je lui ai demandé ce qu'il avait écrit.

« Ben, mon numéro de téléphone bien sûr ! m'a-t-il répondu comme s'il causait à un demeuré.

– Tu vas te taper une vieille ?

– Mon pauvre Gégène, nous n'en sommes pas là ! C'est une histoire de collection de livres rares qu'elle a, et qui m'intéresse ! Pour le reste, on verra plus tard. D'ailleurs, si tu avais vu ses jambes comme je les ai vues, tu aurais une autre vision de la situation.

– D'accord... Bon, on va jusqu'à la salle des fêtes s'acheter de quoi bouffer à la baraque à frites ?

– Bonne idée, je commence à avoir faim. »

Nous y sommes donc allés sans ajouter un mot.

Après tout, je m'en foutais complètement de son affaire. S'il avait envie de se taper des vieilles, il en avait parfaitement le droit. Ce n'était pas moi qui risquais de lui faire le moindre reproche. Il était libre comme l'air, de faire ce qu'il voulait avec sa bite, après tout. Je m'en voulais même de lui avoir fait une réflexion, c'était idiot de ma part. Non mais, pour qui je me prenais ?

La baraque à frites était ouverte depuis un moment. Ça sentait l'huile de friture et les merguez à moitié cuites.

Il y avait quelques mecs devant nous dans la file d'attente. Des bouseux du coin qui faisaient leur petite

sortie du samedi soir.

Quand ils se sont retournés sur nous, ils nous ont jeté des regards mauvais. Pourtant, on n'avait rien fait, pas même esquissé un geste obscène, rien. On n'était pas du genre provocateurs, mais faut croire qu'on attirait les emmerdes comme les bouses attirent les mouches.

« Je sens que ça va encore mal finir cette histoire, a dit Titif entre ses dents, quand ça a été notre tour de demander notre ration de graisse. »

J'ai pris un sandwich tout ce qu'il y avait de plus normal, avec un coca. Je n'avais pas envie de me saouler la gueule à la bière.

Titif avait raison, ça me semblait tout à fait mal parti. D'autant que les autres lascars continuaient de nous mater sérieux, en rigolant. Ils se foutaient même carrément de notre gueule, pour tout dire.

Titif a pris une galette saucisse et une bière. Lui au moins, personne n'irait l'emmerder.

Qui pourrait retirer une gloire quelconque d'avoir tabassé un intello ? Personne. Absolument personne.

Nous avons essayé de trouver un endroit un peu isolé pour manger à notre aise.

« Je crois qu'ils nous ont juste traités de tapettes, j'ai dit. Je vais régler ça tout de suite. »

Mais Titif m'a retenu par la manche, affirmant que pour sa part, il n'avait rien entendu et que ce n'était pas encore l'heure de gâcher la soirée. Je pouvais peut-être attendre un peu, si ce n'était pas trop me demander.

Nous nous sommes assis sur une bordure de trottoir.

J'ai entendu un bruit de moteur, assez loin. Ça ne pouvait être que la mobylette de Bob.

D'ailleurs le bruit se rapprochait de plus en plus, et c'était vraiment très fort.

D'où nous étions, ce n'était pas possible de voir la route qui menait au parking de la salle des fêtes. Mais quand nous avons eu vent d'un grand coup de frein, suivi d'un horrible bruit de ferraille qui s'effondre, Titif et moi, nous nous sommes levés en vitesse pour courir en direction de Waterloo.

Il tenait plutôt une bonne forme pour un intello, le Titif, entre parenthèses.

Quand nous avons vu Bob et Jean-Charles allongés par terre, le monde qui arrivait et la gueule de la mobylette avec la roue avant qui tournait encore dans l'air du soir, nous avons très, très peur.

Mais les copains se sont levés en calmant tout le monde. Ça nous a rassurés.

Ils portaient un casque et des vieilles fringues, tant mieux.

« Vous n'allez quand même pas au bal habillés avec ça ? » a demandé Titif inquiet.

Du coup l'accident était passé au deuxième niveau.

« Ben non, on a les bons habits là-dedans », a répondu Bob en montrant un sac mammouth.

– On se doutait qu'on se péterait la tronche, a ajouté Jean-Charles. Je sais pas pourquoi, mais je le savais. J'ai dit à Bob de mettre les habits propres dans un sac. J'ai été bien inspiré.

– Bon, on bouffe ? a dit Bob. Moi j’ai la dalle ! »

Il a ramassé son cyclomoteur, a regardé s’il pourrait rentrer avec.

« Ça va aller, qu’il a fait. Je réparerai demain s’il faut. »

Bob, c’était un as de la mécanique.

Nous sommes retournés à la baraque à frites.

Les connards étaient encore là.

« Alors les gars on fait du gymkana ? » a dit l’un d’eux.

Je n’ai rien répondu.

Les copains m’ont regardé. Ils savaient ce que ça voulait dire.

Mais je ne voulais pas foncer dans le tas tout de suite. Je préférais attendre qu’il y ait plein de monde dans la salle. Ces types pouvaient me tabasser, me casser toutes les dents, j’étais sûr d’en venir à bout.

Ce n’était qu’une question de temps.

J’ai pris une crêpe au chocolat pour le dessert.

Bob et Jean-Charles ont avalé deux hot dog chacun. Des vrais fous ! Plus une gaufre. Le tout arrosé de trois bières !

Rien que ça !

Ah ! Ils allaient être frais, les copains !

Ils sont allés s’habiller dans les toilettes publiques.

Quand ils sont revenus, ils avaient meilleure allure, mais ils auraient été mal inspirés de jouer les beaux gosses dans leur costume du dimanche. Ça leur donnait un look de ringards en goguette.

À 21 heures tapantes, l'orchestre a commencé à jouer. Nous sommes allés payer notre entrée.

Il y avait déjà du monde dans la salle.

Jean-Charles a maté à mort une nana. Elle avait l'air aussi stupide qu'un communiste le jour d'une élection présidentielle.

Bien entendu, J.C est allé l'inviter à danser. La gonzesse a accepté.

Elle avait la tête d'une fille qui se vautrerait dans les bras de n'importe qui, de toute façon.

Ils se sont avancés vers le milieu de la piste.

L'orchestre jouait comme il pouvait, c'est à dire plutôt mal. On s'en foutait. Personne ne venait pour écouter de la musique, mais pour s'amuser au maximum.

Voilà notre Jean-Charles en train de roucouler comme un âne en rut.

Nous rigolions doucement, nous autres, au bar.

La fille le fixait dans les yeux. Ça se voyait qu'elle n'attendait que ça. J.C aussi. Donc tout roulait bien pour eux.

Nous avons commandé une bière et nous sommes restés là à attendre que ça se passe.

J'ai regardé autour de moi, histoire de voir à qui on avait affaire dans ce patelin.

On ne venait pas souvent au bal à Belle-Isle. Ça faisait une trotte.

Les gars qui s'étaient foutus de notre gueule semblaient s'être volatilisés dans l'atmosphère. Je ne

me sentais pas l'envie de me cogner pour rien.

Peut-être que je commençais à devenir vieux avant mes dix huit ans. Ça pouvait se tenir comme discours.

Jean-Charles est revenu vers nous à la fin de la danse. Sa prise du soir en avait profité pour aller se repoudrer le pif dans les chiottes.

« J' la sens bien celle-là, nous a dit J.C, après avoir commandé une bière au barman.

– Jean-Charles, j'ai fait. Si tu faisais preuve de patience de temps en temps, tu pourrais facilement trouver des filles à peu près potables. Là, tu nous désoles un peu si tu veux savoir.

– Tu dis ça parce que t'es jaloux !

– Jaloux ! moi jaloux ! Les copains, dites quelque chose ! Est-ce que l'un d'entre nous aurait de quoi être jaloux ? Excuse-moi J.C, je t'aime bien, mais ce que tu as levé, c'est quand même pas Marilyn Monroe ! Ou alors elle serait drôlement malade ! »

Bob s'est tellement bidonné qu'il a failli s'étrangler en avalant une gorgée de bière de travers.

Jean-Charles a estimé qu'il n'y avait pas de quoi entamer une conversation à bâtons rompus. Quand sa délicieuse conquête est sortie des W.C, il nous a laissés sur place en me lançant un : « On verra ce que tu lèveras toi avant la fin de la nuit ! »

Sans déconner, ç'aurait été un autre mec, je lui courrais après pour lui foutre mon poing sur la gueule. Mais bon, j'ai pris bonne note du défi, et je me suis mis à regarder les filles que la salle pouvait m'offrir.

Bof...

Les musiciens ont attaqué une série de rocks.

Bob et Titif sont allés se trémousser comme des sauvages. Ils commençaient à être un peu chauds, voire bien entamés.

À vrai dire, j'étais le seul de la bande qui ne dansait pas.

Je ne pouvais même pas imaginer une seule seconde que je serais capable de me jeter dans l'arène, pour remuer le cul comme ça devant tout le monde. Il faut dire que j'étais plutôt gros, enfin par rapport à ma taille, et je n'avais pas la souplesse d'un Titif.

Il y a eu une petite bagarre dans un coin, mais ça n'a pas duré longtemps.

Je ne m'en suis pas occupé. Je ne m'occupais de rien en particulier, quand j'ai vu quelques filles arriver.

Il y en a une qui m'a sauté aux yeux directement.

C'était une petite brune, au charmant minois, vêtue d'une jupe noire et d'un chemisier à fleurs qui mettait son teint pâle en valeur. On voyait qu'elle n'était pas comme les autres, qu'elle n'était pas venue là pour se faire sauter en moins de vingt minutes.

Mon cœur a fait un bond. Je suis bien obligé de le reconnaître, et encore pire, de l'écrire aussi médiocrement. Je ne vois pas d'autre solution pour vous faire partager l'émoi soudain qui m'a saisi quand j'ai vu cette nana pour la première fois.

Je ne l'ai pas lâchée du regard une seule seconde.

Elle était accompagnée de deux copines, qui ne

cessaient de rire. Encore des tartignolles d'opérette.

Les trois filles sont allées s'asseoir sur un banc.

L'orchestre a enchaîné les morceaux les uns après les autres.

Jean-Charles avait sa bouche collée à celle de Marilyn, Titif et Bob avaient attaqué deux pétasses chaudes comme des marrons grillés. Moi, je regardais ma brune sans trop savoir quoi faire.

Je n'étais pas du genre à étaler ma vie sentimentale devant tout le monde. Mes potes me connaissaient quelques aventures, comme tout le monde. Mais les trucs vraiment sérieux, je veux parler des ruptures qui s'étaient chargées de me faire morfler un peu, celles-là, je les avais traitées avec autant de légèreté que toutes les autres.

Personne ne m'avait surpris à pleurer.

À la première série de slows, je me suis laissé convaincre de passer la deuxième.

Non pas que j'avais accordé la moindre importance à ce que m'avait dit Jean-Charles. Mais il fallait bien admettre que cette fille me plaisait bien plus que toutes celles que j'avais pu troncher dans la paille ou que j'avais attendues des heures sous la flotte, pour finalement les voir me passer sous le nez, au bras d'un motard américain. Enfin, il en avait l'allure...

Titif et Bob, eux, étaient déjà passés aux choses sérieuses.

Je me suis approché des trois nanas. Elles ont interrompu leur conversation pour me regarder. Deux

d'entre elles souriaient, mais ma brune restait de marbre.

C'était mal barré.

Dans ce genre de situation, j'étais incapable de faire preuve d'un peu d'imagination.

Pire, je n'avais aucun humour.

« Je voulais vous inviter à danser mademoiselle », j'ai dit.

Je n'avais même pas bafouillé ! quelle aisance !!!

Elle a levé les yeux vers moi, sans bouger.

J'ai cru que c'était fichu, mais pour finir elle a dit : « Pourquoi pas ? »

On s'est avancés vers la piste. Il faisait nuit là-dedans, on y voyait rien. Avec mon œil valide, j'ai bien fait gaffe de ne pas me rétamé lamentablement. Ça aurait été un peu limite comme entrée en matière !

Je ne savais pas comment m'y prendre. Je n'osais pas trop la serrer contre moi pour ne pas passer pour un rustre, mais j'en mourais d'envie.

Tandis que mes trois potes roulaient des galoches à tout va, je restais sur mes gardes.

« C'est quoi ton petit nom ? j'ai demandé.

– Mado. Et toi ?

– Eugène. Mes copains m'appellent Gène.

– Ah bon. »

On a continué à danser sans se parler. Ce n'était pas mon fort, la conversation, et ma cavalière n'était pas du genre à alimenter le débat.

À la fin des slows, je l'ai invitée à boire un verre.